

NL 2 Jean la Saige

C'était le rêve d'un grand évêque dont vous me permettez bien, Orléanais, d'évoquer ici le souvenir.

Et ce matin, en pensant à vous, la pensée m'est venue de relire le magnifique discours qu'il prononça à Rome sur les Lieux Saints, devant tous les évêques orientaux, en 1862.

Je me rappelle encore les applaudissements qui retentirent lorsqu'il prononça les paroles suivantes:

« Que l'Orient sera beau à voir quand les divines clartés qu'il a perdues retourneront vers lui; quand le soleil de la foi, descendant glorieux à l'Occident, renverra ses suprêmes et plus brillantes splendeurs vers les cimes du Sinaï, du Calvaire, de l'Ararat vers tous les sommets sacrés de l'univers, éclairant de là toutes les plages, tous les déserts, toutes les rives de l'Afrique, de l'Asie, et les îles inconnues » (1).

Ces paroles, Messieurs, je le crois, retentissent dans toutes vos âmes.

Saluez cet évêque, Messieurs, il a beaucoup aimé l'Eglise, le Pape, la France et les Lieux Saints. (Applaudissements.)

Vous l'applaudissez. Cela me fait plaisir, je me souviens que, quand il alla au second congrès de Malines, il essaya d'y entraîner son ami malade, M. de Montalembert.

Il ne put y parvenir; mais à son retour du congrès, il lui dit: « Je me suis donné le plaisir de faire acclamer votre nom! »

Messieurs, je me suis donné le plaisir de faire, par vous, acclamer le sien.

Je remercie donc, et beaucoup, M. le docteur Pilate de m'avoir donné l'occasion de vous recevoir, chez moi, à cœur et à bras ouverts. Et maintenant, un vieil ami à moi, M. Alphonse Couret, commandeur du Saint-Sépulcre, pèlerin de Jérusalem, un de ces rares hommes qui savent mettre leur âme dans leur parole, et qui a bien voulu, sur mon désir, nous faire une conférence, va nous charmer par ses récits et nous faire revivre à tous de beaux jours.

Je lui donne la parole, après avoir remercié ceux de mes diocésains qui ont bien voulu venir ici l'entendre. Ils n'auront pas à le regretter. (Applaudissements.)

LES PÉLERINAGES D'AUTREFOIS EN TERRE SAINTE

CONFÉRENCE DONNÉE A CHARTRES

LE 13 JUILLET 1892, PAR M. A. COURET, ANCIEN MAGISTRAT, AVOCAT A LA COUR D'APPEL D'ORLÉANS, COMMANDEUR DES ORDRES DE PIE IX ET DU SAINT-SÉPULCRE, ETC., SUR LES PÉLERINAGES D'AUTREFOIS EN TERRE SAINTE

MONSIEUR,

Toute conférence est superflue après l'admirable allocution que Votre Grandeur vient de prononcer! aussi est-ce uniquement par obéissance que je me résigne à prendre la parole....

C'est pour moi, Messieurs (2), une rare fortune et un grand honneur d'être appelé à parler de la Terre Sainte devant deux évêques dont l'un, mon constant et bienveillant protecteur, a écrit ce beau

(1) Discours en faveur des Eglises d'Orient, prononcé à Rome, le 3 juin 1862, p. 20.

(2) Mgr Lagrange, évêque de Chartres, et Mgr Hautin, évêque d'Evreux.

livre de sainte Paule (1), le plus remarquable peut-être de tous ceux qui ont été composés sur la Palestine, où respirent toute la poésie de la vie ascétique, tous les parfums, toutes les suavités, toutes les extases de cette terre bénie où se dénoua le grand drame de la Rédemption humaine; et dont l'autre, Monseigneur l'évêque d'Evreux — l'un des rares prélats de France qui aient fait le pèlerinage des Lieux Saints — a laissé à Jérusalem un si profond souvenir, et a déterminé mon pèlerinage personnel avec une bienveillance et une bonté dont je ne saurais assez le remercier, car ce pèlerinage a été l'une des plus grandes joies de ma vie!

Le haut patronage, la tutélaire présence de Vos Grandeurs, donnera à ma faible parole, parole de malade, l'énergie qui lui manque; elle lui insufflera cette flamme généreuse, cette ardeur communicative et cette étincelle brûlante qui établit entre les cœurs le choc électrique et la commotion victorieuse de la véritable fraternité chrétienne que l'on peut si bien définir: « L'union sainte dans une » même pensée, dans un même dévouement, dans » une même lumière, et dans un même amour!..... » (Applaudissements.)

Mais cette union existe déjà entre nous, Chartres, qui me faites l'honneur de m'écouter, et qui, en venant ici entendre un inconnu, avez répondu à l'appel de votre éminent évêque! Car, vous vous rappelez ce mot superbe de l'un de nos psaumes liturgiques, celui où le Chrétien, dans un élan d'enthousiasme et de religieux orgueil, s'écrie: « Nos filii sanctorum sumus! nous sommes les fils des saints! » Vous pouvez vous approprier cette magnifique exclamation, ce cri du cœur: car vous êtes les représentants, les descendants des anciens pèlerins de Jérusalem, les fils des Croisés!

Je suis bien aise de vous le dire: votre ville de Chartres était le lieu de ralliement, le point de jonction des pèlerins de tout l'Ouest de la France, au xv^e et au xv^e siècles (2). Là, se donnaient rendez-vous et s'attendaient mutuellement, à l'ombre de votre splendide cathédrale si bien nommée la reine de la Beauce, les Poitevins intrépides, dans la poitrine desquels battait déjà le cœur de la Vendée militaire, les Bretons fidèles et opiniâtres, les Normands hasardeux et rusés, les luxueux Angevins, les Manceaux processifs et narquois. Ils ne partaient pour la Terre Sainte et n'affrontaient la traversée des Alpes et celle de la Méditerranée qu'après avoir respectueusement demandé la bénédiction de Notre-Dame de Chartres.

Mais il y a mieux.

A quelques lieues de votre ville, dans la direction d'Orléans, s'élève une colline isolée et verdoyante, à la cime de laquelle on distingue encore les vestiges indécis d'un vieux château-fort. C'est l'ancien nid d'aigle de la famille du Puiset (3): cette famille téméraire, insolente, jalouse et superbe qui osa, aux débuts du xii^e siècle, porter la main sur la couronne de France et disputer le royaume aux premiers Capétiens.

Vaincus sur les champs de bataille, les seigneurs du

(1) Histoire de Sainte Paule, par l'abbé F. Lagrange, vicaire général d'Orléans (Paris, Poussielgue MDCCCLXVIII, in-8°).

(2) Le grant voyage de Jherusalem etc., de Fr. Nicole Le Huon, humble professeur en sainte théologie, religieux à la Mère de Dieu, Nostre Dame des Carmes, du couvent du Ponteau de mer, etc., feuillet 7, verso. (Imprimé à Paris, pour François Regnault, libraire, etc., 1517, in-4°.)

(3) Issue d'Evrard I^{er}, comte de Breteuil en Normandie mort en 1060 (Suite aux familles d'Outre-mer de Ducange) par le baron Roy, t. II, en préparation.

Puiset ne voulurent point d'une situation secondaire et, après avoir rêvé le sceptre, ils trouvèrent tout indigne d'eux, hormis le bourdon de pèlerin. Ils allèrent en Palestine où de si vaillants champions furent reçus à bras ouverts. On leur donna en fief, avec le titre de comte, la grande ville de Jaffa, l'un des principaux ports d'arrivage des pèlerins et du commerce, et, durant plus de trente années, ils versèrent leur sang valeureux sur tous les champs de bataille où se joua la chancelante fortune du royaume latin de Jérusalem (1). Même, en 1218, on retrouve encore parmi les compagnons de Saint-Louis, à la septième Croisade, un Guillaume de Chartres ou du Puiset, quatorzième grand maître de l'Ordre du Temple, qui meurt de la contagion, le 26 août, au camp devant Damiette (2), les mains pieusement jointes sur sa noble poitrine.

Et Gauthier-sans-avoir, Gauthier le sans-souci, cet imprévoyant et légendaire compagnon de Pierre l'Ermite disparu, semble-t-il, dans le carnage de Nicée! Encore un des vôtres, Messieurs, encore un Chartrain brave et fidèle, fils de Hugues-sans-avoir, chevalier du Thimerais, au pays Chartrain, et père de Guillaume-sans-avoir, premier comte latin de Balouk (3), décapité à Ascalon avec l'élite de l'armée chrétienne, à la suite de la défaite de Ramleh, le 27 mai 1102 (4).

Chartrain aussi, ce Foucher Roël qui monte le premier à l'assaut des tours d'Antioche, et, peu après, en 1907, reçoit en fief, de Baudouin I^{er}, la ville de Sororgie (Saroudj), place importante assurant les communications d'Antioche et d'Edesse avec les villes de la rive droite de l'Euphrate (5).

Et cette superbe famille des Ibelin, si brillamment apanagée en Terre Sainte, qui défendit Jérusalem contre Saladin, aussi habile à manier une épée sur les champs de bataille que savante à poursuivre devant la cour de justice les détours procéduriers d'une cause civile ou criminelle, à laquelle nous devons la rédaction définitive de ce Code remarquable, de ce chef-d'œuvre juridique, connu sous le nom d'Assises de Jérusalem! Encore une fille du sol Chartrain (6), une fille et une gloire pure et sans ombre, comme le portrait réclamé par la sanglante reine d'Angleterre!

Voilà ce que vous avez fait pour les Croisades.

Vous avez fait mieux encore! Et ce n'est pas sans émotion que, ce matin, dans votre admirable cathédrale, orgueil de la France chrétienne et architecturale, je remarquais, sur les vitraux d'une des chapelles latérales, les armoiries de Jérusalem, et au

(1) Voir dans *Guillaume de Tyr*, XIV, 15 à 18, le drame de famille qui obligea Hugues III du Puiset, fils de Hugues II et de Mamie de Roucy, à quitter la Terre Sainte vers 1132 ou 1133, et à se retirer dans l'Italie méridionale où il fonda une famille qui subsiste peut-être encore aujourd'hui.

(2) *Suite aux familles d'Outre-mer de Ducange*, par le baron *Rey*, t. II en préparation. Je saisis cette occasion de remercier mon excellent ami le baron *Rey* de tous les précieux renseignements sur la Terre Sainte qu'il a bien voulu mettre à ma disposition avec une science qui n'a d'égale que son inépuisable obligeance.

(3) *Dalouk ou Talupe*, fief important du comté d'Edesse, aujourd'hui *Antab*, demeuré aux mains des Franks de 1098 à 1152, date de sa remise aux Grecs.

(4) Avec Etienne, comte de Blois et de Chartres, Geoffroy, comte de Vendôme, Etienne de Mâcon, Milon de Montlibéry, Hugues de Lusignan, Robert Godvinson, etc.

(5) *Historiens occidentaux des Croisades* (Edition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. IV, p. 251, 654, 793). Sororgie fut reprise par les musulmans en 1144.

(6) Issue de Balian de Chartres, fils de Guillin ou Guillaume, comte de Chartres.

flanc extérieur de gauche, sur le pavillon de l'horloge, — un joyau du XVI^e siècle, — deux sirènes (ou, sans doute, plutôt deux anges), tenant d'une main l'écusson de Jérusalem, et de l'autre un flambeau embrasé, symbole de l'amour ardent que nous devons tous avoir pour les Lieux Saints, cette France d'outre-mer.

Or, parmi les nombreux historiens des Croisades, l'un des plus anciens, des plus autorisés, le plus considérable peut-être, est ce moine de votre ville qui, s'il tenait d'une main une plume, tenait de l'autre une épée. Ce moine, c'est Foucher le Chartrain ou Foucher de Chartres qui, sur le champ de bataille de Beyrouth, aux côtés du roi Baudouin I^{er} dont il était le chapelain, se disait, en soupirant sous la nuée des flèches sarrasines et tout en faisant fière contenance: « Hélas! que ne suis-je en ce moment dans les paisibles rues de Chartres ou d'Orléans (1)! » Permettez-moi donc de saluer en vous les représentants et compatriotes de ce grand homme, de ce grand historien, de ce vrai croisé, de ce véritable héros! (*Applaudissements.*)

Nous sommes ici en grande partie pour vous inciter à faire le pèlerinage de Terre Sainte. Mais, avant de vous engager à affronter ce que les vieux auteurs appellent « les chemins de Jérusalem », je me permettrai d'adresser un affectueux reproche au R. P. Vincent de Paul Bailly que j'aime tant. Je trouve qu'il a rendu trop doux, trop facile, trop pacifique, trop confortable, le pèlerinage de Terre Sainte. Il a pris pour lui seul toute la fatigue, les difficultés, les périls, les soucis: il ne nous a laissé que le plaisir, la joie du cœur, l'enchantement! Ce n'est pas ainsi, hélas! que les vieux pèlerins accomplissaient leur exode....

Vous représentez-vous, Chrétiens qui m'écoutez, ce que devait être le pèlerinage de Jérusalem autrefois? Quand le pèlerin, ayant laissé sur la route de la Cité Sainte, non seulement les lambeaux de ses vêtements, mais les larmes de son cœur et le sang de ses veines, épuisé, effaré, à demi mort, presque anéanti, n'ayant plus que le souffle, venait se prosterner enfin devant le Saint Tombeau, d'où est sorti, comme un rayon de lumière, l'affranchissement et la résurrection de l'humanité, et sur lequel semble planer encore le divin fantôme du Christ?.... (*Applaudissements.*)

Et nous, quand nous arrivons avec toutes nos étapes préparées, notre repos et nos repas tout prêts, quand une main soigneuse, vigilante, paternelle, ayant écarté toutes les épines de notre route, nous venons nous prosterner devant le glorieux Tombeau, nous sentons confusément, au fond de notre âme un peu humiliée, que nous n'avons pas vraiment mérité ce bonheur. Nous nous disons que nous sommes bien indignes de ces anciens pèlerins si intrépides, si dévoués, si généreux et dont je vais vous retracer l'odyssée.

Un jour, dit la légende, un pèlerin qui n'était point, tant s'en faut, le premier venu, mais qui avait eu, pour ne rien dire de plus, une jeunesse bien orageuse, Foulques Nerra, comte d'Anjou, se repentant de ses fautes et redoutant la justice de Dieu, va au Saint-Sépulchre, souffre tout ce qu'on peut souffrir et arrive enfin haletant, épuisé, sanglant, aux trois quarts évanoui et à demi mort. Il tombe plutôt qu'il ne s'agenouille devant le Saint-Sépulchre, et, dans un état de nervosité, pour me servir du langage « fin de siècle », dans un spasme convulsif, il saisit avec ses dents crispées la pierre du Tombeau, qui n'était

(1) *Foucher de Chartres, Historia hierosolymitana*, lib. II, cap. 2. *in medio.*

Pas, comme aujourd'hui, recouverte d'une plaque de marbre.... Sa foi, dit la légende, eut sa récompense; car un fragment de la pierre sacrée demeura entre ses dents (1), et cette relique insigne fait encore actuellement, paraît-il, la gloire d'une des églises d'Angers. Aujourd'hui, les Chrétiens sont trop doux, trop efféminés, trop indolents, trop languissants: semblable bonheur ne leur arrivera plus!....

Permettez-moi donc de vous raconter ce qu'avaient à souffrir autrefois les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem.

D'abord, une noble et tutélaire institution existait à Paris, dont nos Comités de Terre Sainte sont en quelque sorte l'émanation et l'image affaiblie. C'était: l'Archiconfrérie royale du Saint-Sépulcre, établie dans l'église des Révérends Pères Cordeliers, aujourd'hui l'École de Médecine de Paris. Quelques ogives frustes et comme rabotées en subsistent encore. La chapelle de l'Archiconfrérie, installée dans l'un des bas-côtés de l'église, s'appelait *la chapelle de Jérusalem*. Sur les murs, des peintures à fresques reproduisaient les principales scènes de la Passion, entremêlées de croix de Jérusalem et du nom de Jésus en or fin sur fond pourpre. Un large vitrail, don de M. André Thevet, cosmographe du roi, représentait l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem, le jour du dimanche des Rameaux. Dans le gros mur, une mise au tombeau, remarquable morceau de sculpture, avait été ciselée par les soins de l'un des confrères: François de Monceau, seigneur de Villacoublay. Enfin, devant l'autel, sur un chandelier monumental de cuivre doré, brûlaient les cierges offerts par les confrères (2).

Lorsque le pèlerin se disposait à partir, il commençait à faire son testament — sage précaution; — puis il se munissait d'un certificat de son évêque ou curé et d'un sauf-conduit du Roi; il se dirigeait ensuite sur Paris « la grand'ville » et se présentait respectueusement aux portes de l'Archiconfrérie du Saint-Sépulcre. On l'accueillait avec faveur; on le conduisait dans la chapelle où l'on chantait pour lui la messe dite *Messe de Jérusalem*. C'était la messe du départ et des adieux.

Les membres de l'Archiconfrérie du Saint-Sépulcre qui comprenait d'insignes personnages, — comme Messire Gilles le Maître, premier président du Parlement de Paris, et nombre d'avocats et magistrats — étaient pour la plupart des gens très instruits. Le dimanche de Quasimodo, ils se faisaient prêcher tout modestement par un brillant élève de Sorbonne, choisi un an à l'avance (3), un sermon en grec.... Je ne sais si tous, ici, nous serions capables d'entendre aujourd'hui un sermon semblable: pour ma part, j'avoue que je n'y comprendrais probablement plus grand chose. (Rires.)

La cérémonie achevée, les quatre Maîtres ou Gouverneurs introduisaient le candidat pèlerin dans la chambre de l'Archiconfrérie toute décorée

(1) *Histoire de Foulques Nerra, Comte d'Anjou*, par Alexandre de Salies. (Paris, Dumoulin, 1871, in-8°).

(2) Sur tous ces détails et les autorités d'où ils sont tirés voir: *L'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem depuis son origine jusqu'à nos jours*, par A. Couret, ancien magistrat, avocat à la Cour d'appel d'Orléans, commandeur des Ordres de Pie IX et du Saint-Sépulcre. (Orléans, Herluison, 1887, gr. in-3°. Extrait du Journal *la Terre Sainte*.)

(3) *Registre des chevaliers et voyageurs en la Terre Sainte*, folio 412 verso. Ce précieux manuscrit, ainsi que la plus grande portion des archives de l'ancienne Archiconfrérie du Saint-Sépulcre, fait aujourd'hui partie de la belle bibliothèque palestinienne de M. l'abbé Laurent de Saint-Aignan, chanoine titulaire d'Orléans.

de palmes, de petits modèles du Saint Sépulcre, de manuscrits et d'objets précieux rapportés du Levant, et là, lui adressaient leurs derniers avis: « C'était, lui disaient-ils, un grand et périlleux voyage!.... qu'il eût à se vêtir le plus modestement et humblement possible; il ne fallait pas faire le grand seigneur en Orient: c'était le plus sûr moyen d'éviter les coups... Qu'il se prit garde, durant tout l'itinéraire: du Turc pour son ombrage, du Grec pour sa malice, de l'Arabe pour son avarice, du Juif pour sa trahison, de l'Espagnol pour son ambition et de l'Italien pour sa finesse.... Qu'il ne parlât en tout lieu que bien à propos et se tint toujours en bon estat, attendu que le diable fait chopper à un fêtu le pèlerin de Terre Sainte.... Qu'il évitât de se disputer avec les musulmans sur Mahomet, sous peine de subir le sort de cette héroïque tertiaire franciscaine, Marie l'Espagnole, qui, à la suite d'une controverse de ce genre, fut brûlée vive, comme Jeanne d'Arc, sur le parvis du Saint Sépulcre.... Le pèlerin de Terre Sainte, ajoutaient les pieux mentors, devait se munir de deux bourses: l'une, renfermant deux cents ducats d'or de Venise — trois mille francs environ de notre monnaie — et l'autre contenant une dose considérable de piété et de patience.... Surtout, qu'il n'appréhendât point la mort allant en Jérusalem où il est assuré de trouver la vie! »

On plaçait sur sa poitrine, comme une sorte de consécration et de viatique, les quatre croix rouges de Jérusalem. On lui délivrait une attestation de l'Archiconfrérie; puis, deux délégués de l'Archiconfrérie accompagnaient affectueusement le nouveau pèlerin jusqu'à la porte Saint-Marcel où il prenait, à deux heures de l'après-midi, le coche de Lyon (4) qui le conduisait, en douze jours, par Corbeil, Milly-en-Gâtinais, La Chapelle-la-Reyne, Montargis, Briare, la Charité, Nevers, Roanne-sur-Loire, Tarare et Ecully, jusqu'à Lyon (2). Ce coche coûtait vingt livres. Celui de Paris à Dijon et Chalons-sur-Saône, moins direct, coûtait six écus, et il fallait ensuite s'embarquer sur la Saône jusqu'à Lyon (3), où l'on prenait gîte à l'auberge du Chapeau rouge, près l'antique primatiale de Saint-Jean (4).

A Lyon, bifurcation.

Les grands seigneurs, les « pèlerins de qualité » comme Anglure, Philippe de Voisins, Mérode, Salignac, Champarmoy, Villamont, Beauvau, Vergoncy, etc., se dirigeaient sur Venise (5). Le chemin était plus rapide, le voyage plus varié, les fatigues et les périls un peu moindres, à cause du confort

(1) *Le voyage de Jérusalem et autres Lieux de la Terre Sainte*, fait par le sieur Bénard, p. 44. (Paris, 1621, in-12.)

(2) Cet itinéraire est très clairement et remarquablement décrit dans le curieux manuscrit intitulé: *Le voyage de Jérusalem et du mont de Sinay fait et accompli l'an de grâce et de salut 1553*, par Greflin Arfagart. (Bibl. nation., Manuscrits, fonds français, n° 5642.)

Voire aussi, sur les diverses stations de cet itinéraire, l'ouvrage intitulé: *Le guide fidèle des étrangers dans le voyage de France, contenant*, etc., par le sieur de Saint-Maurice. (Paris, chez Estienne Loyson, au Palais, etc., MDCLXXII, in-12.)

(3) *Les voyages du Seigneur de Villamont*, p. 5 et 6. (dernière édition, à Lyon, MDCXIII, in-18.)

(4) *Le voyage de la Terre Sainte*, composé par maître Denis Possot, et achevé par Messire Charles Philippe, seigneur de Champarmoy et de Granchamp. Publié et annoté par Ch. Scheffer, membre de l'Institut, p. 32. (Paris, Ernest Leroux, éditeur. MDCCCXC, gr. in-8°.)

(5) *Villamont, passim*. — Antoine Regnaut, p. 2. — Giraudet, p. 8. — Couret, *Histoire de l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, p. 83, 90.

Relatif des navires vénitiens (1), de leur meilleur armement et des relations le plus souvent amicales de la Sérénissime République avec le Turk et l'Égypte (2).

Franchissant la frontière au Pont-de-Beauvoisin, on passait par les États de « Monsieur de Savoie », avec un passeport et un bulletin de santé pris à Lyon et bien en règle, et après avoir, sur le pont du Rhône, exhibé son escarcelle aux yeux jaloux de messieurs les Commissaires du Roi. Il était, en effet, interdit par Ordonnance royale d'exporter chez nos bons voisins d'Italie (très friands de notre monnaie), au delà d'un chiffre assez modique de notre bel argent de France. Mais on trouvait assez aisément moyen d'é luder les prescriptions de la malheureuse Ordonnance. On franchissait les Alpes au mont Cenis, où l'on s'agenouillait un instant dans la chapelle des Transis, devant les corps rigides des voyageurs morts de froid, et l'on descendait dans la verte Italie « le jardin de l'Europe », par La Ferrière, Novalaise, Suze et Turin, où l'on s'embarquait sur le Pô pour arriver à Venise, par le canal de Ferrare. Si l'on préférait la route de terre, on cheminait à cheval par Milan, Pavie, Mantoue, Vérone et Padoue, où l'on vénérât les reliques de saint Anthoine, de saint Mathias, de saint Maxime et de sainte Justine, sans oublier le sépulcre du bon Tite-Live (3).

Venise, « noble et fameuse ville, l'une des plus superbes et riches cités du monde et ornement de toute l'Italie » (4), Venise, la Reine de l'Adriatique, « la Perle de la terre et de l'onde », excitait généralement le lyrisme un peu naïf des pèlerins (5). Je ne connais que le breton Vergonçey qui, dans un accès de méchante humeur, assez justifié, ce semble, réagisse contre cet enthousiasme unanime et s'écrie nerveusement : « Venise, qui ne l'a vue la prise, et qui l'a vue la mesprise ! (6) »

(1) *Le très dévot voyage de Jerusalem*, etc. Faict et descript par Iean Zvallart, chevalier du Saint-Sépulchre de Nostre-Seigneur, etc., p. 51, 52. (En Anvers, MDCXXVI, petit in-4°.)

(2) *Le nouveau et dernier voyage de Jerusalem*, faict par le commandement du Roy. Par M. de Vergonçey, gentilhomme de sa chambre, p. 135. (A Paris, chez Simon Febvrier, etc., MDCXXXIII, in-4°.)

(3) *Les voyages du seigneur de Villamont, chevalier de l'Ordre de Jerusalem*, etc., p. 17, 283, 291, 707 à 734. (Dernière édition, imprimée à Lyon, chez Pierre Bernard, MDCXIII, in-12°.) — *Discours du voyage d'outre-mer, au Saint-Sépulchre de Jerusalem, et autres lieux de la Terre Sainte*, etc. Par Gabriel Giraudel, marchant de la ville de Nostre-Dame du Puy-en-Velay, p. 11, 12, 13. (A Rouen, chez Pierre Mullot, 1604.) — *Voyage de Jacques Le Saige, de Douai, à Rome*, etc., p. 168 à 186. (Nouvelle édition publiée par M. Duthilleul, Douai, D'Aubers, 1831, in-4°.) — Nicole Le Huen, *Le grant voyage de Jerusalem*, feuillet 9, verso. — *L'Ordre du Saint-Sépulchre de Jerusalem*, etc., par A. Courct, ancien magistrat, p. 88 à 91.

(4) Villamont, p. 148, 314. — Conf. Zuallart, p. 198 à 230.

(5) Nicole Le Huen, *Le grant voyage de Jerusalem*, feuillet 9, verso, 10 et 11. — *Fratris Felicis Fabri Evagatorium*, t. I, p. 83; t. III, p. 399 à 436. (Stuttgardine, 1843, 3 vol. in-8°.) — *Voyage à Jerusalem de Philippe de Voisins, seigneur de Montaut*, publié pour la Société historique de Gascogne, par Th. Tamisey de Larroque, correspondant de l'Institut. (Paris, Champion, MDCCLXXXIII.) — *Itinerarium Bartholomaei de Salinaco equitis et iure-consulti Galli : praemissa eiusdem oratione de laudibus Terrae Sanctae* (anno MDLXXVII, petit in-4°), p. 11 à 13. — *Discours du voyage d'outre-mer au Saint-Sépulchre de Jerusalem*, etc. Par Anthoine Regnaut, bourgeois de Paris. (A Lyon, 1573, in-4°), p. 10 à 17. — Bénard, p. 362, etc. — *Le très dévot voyage de Jerusalem*, etc. Faict et descript par Iean Zvallart, chevalier du Saint-Sépulchre, etc., p. 198 à 229. (En Anvers, MDCXXVI, petit in-4°.)

(6) *Le nouveau et dernier voyage de Jerusalem*, faict par

Là, on rencontrait les pèlerins d'Allemagne, Esclavonie, Hongrie, Pologne, Flandre, Suisse et Italie. Les Français descendaient généralement à l'hôtellerie de l'Homme sauvage, sur la place Saint-Marc (1), à celle de la Lune (2), ou à celle du Griphon (3); les Flamands, chez le sieur Barthelemy, interprète et logeur (4). Les Teutons préféraient l'auberge de Saint-Georges, tenue par des gens de leur nation, vulgairement dite La Flûte, et gardée par un chien terrible dressé à mordre tout le monde sauf les Allemands (5).

Le séjour à Venise durait généralement un mois. On se scindait par groupes pour visiter les merveilles de la ville, les 169 (6) églises, hospices, écoles et monastères, renfermant des reliques inestimables. On admirait Saint-Marc tout ruisselant de mosaïques à fond d'or; le palais des Doges et ses 398 colonnes; l'horloge, la librairie, la monnaie, l'arsenal avec ses munitions de guerre et ses 88 galères neuves tout équipées et prêtes à partir en guerre; la belle verrière de Murano et le port de Malamocco d'où l'on mettrait bientôt à la voile. On vénérât les reliques, plus ou moins authentiques, du fabuleux saint Georges, celles parfaitement certaines et plus précieuses encore de saint Marc, dérobées, au dire des jaloux, par un moine allemand (7), de saint Luc (8), saint Zacharie, saint Roch, saint Antoine d'Égypte, saint Grégoire de Nazianze et saint Athanase; celles surtout de l'impératrice sainte Hélène, la révélatrice de la Sainte Croix, et, dans l'église de la Sainte Vierge Marie, celles du fameux saint Sabas, le grand thaumaturge de l'Église orientale (9). On se munissait de petits guides italiens, grossièrement illustrés et décrivant toutes les stations du voyage en Terre Sainte, de Venise au Sinaï (10). On s'informait des affaires du Levant et des nouvelles de la mer auprès des bons religieux du Couvent de Saint-François de la Vigne (11). Enfin, l'on prenait part le jour de l'Ascension à la grande fête nationale des Epousailles de la mer, et l'on se joignait à la fastueuse proces-

par le commandement du Roy, par M. de Vergonçey, gentilhomme de sa chambre, p. 100. (A Paris, chez Simon Febvrier, MDCXXXIII, in-4°.) — Conf. Morison, p. 49.

(1) Le Huen, feuillet 7, verso.

(2) Villamont, p. 147.

(3) Denis Possot, p. 73.

(4) Jacques Le Saige, de Douai, p. 41.

(5) Fabri, t. I, p. 83.

(6) *Viaggio da Venetia al Santo Sepolero ed al monte Sinaï con il disegno delle citta castelli, ville, chiese, monasterii, isole, porti et fiumi, che sin la si ritrovano*, etc. (In Venetia Presso Daniel Zanetti, MDC, in-12°) (voir les trois dernières pages). — Le Huen, feuillet 9. — Fabri, t. III, p. 416 à 430.

(7) *Fratris Felicis Fabri Evagatorium*, etc., t. I, p. 100 et 101, et t. III, p. 429, 430. — Vergonçey, p. 109.

(8) Le Huen, feuillet 9, verso, signale les reliques de saint Luc comme étant à Padoue.

(9) *Fratris Felicis Fabri Evagatorium*, t. I, p. 104. — t. III, p. 430.

(10) *Viaggio da Venetia al Santo Sepolero ed al monte Sinaï con il disegno delle citta, castelli, ville, chiese, monasterii, isole, porti et fiumi, che sin la si ritrovano*, etc. — Voir aussi le curieux et rare petit volume intitulé : *Tractatus de peregrinatione Methodo naturali conscriptus*, etc., Studio Salomonis Neugebaveri Pruteni, etc. Basilien, Per Sebastianum Henricipetri. (Anno MDCV, in-12°), p. 130 à 134. — Mais les pèlerins Français paraissent s'être servis principalement du petit guide intitulé : *Incipiunt peregrinationes lotius Terre Sancte que a modernis peregrinis visitantur*. Les confrères du Saint-Sépulchre de Paris l'avaient fait copier, feuillets 192 à 218 verso de leur précieux *Régistre des chevaliers et voyageurs en la Terre Sainte*.

(11) Zuallart, p. 51. — Vergonçey, p. 119. — Bénard, p. 9.

sion (1) qui, Doge, sénateurs et officiers en tête, déroulait ce jour-là ses replis solennels à travers les rues et les 300 ponts de la ville, et qui, malheureusement, servait trop souvent de prétexte parmi les spectateurs à des paris fort désobligeants à l'endroit des pèlerins de Jérusalem (2)..... Sans compter les pièges de toute nature tendus aux malheureux voyageurs par le gouvernement occulte de Venise et, comme dit un pèlerin d'humeur revêche, par « ces seigneurs qui ont les yeux d'Argus, les oreilles de Midas et les mains de Briarée (3). » Seuls, les Français, nous dit le mineur observantin Henry Castela, avaient le droit de paraître à cette procession et dans les rues de la ville l'épée au côté (4). Rare et envié privilège.

Faut-il le dire? Pour les grands seigneurs, toujours un peu mondains, Venise offrait encore un autre attrait : les patriciennes de Venise avaient une réputation de beauté bien établie. Quand on les rencontrait sur la place Saint-Marc ou celle du Rialto, avec leurs vêtements d'or et de soie, leurs magnifiques brocarts semés de perles, montées sur de hauts patins, soutenues par leurs suivantes, et déployant aux regards la splendeur de leurs blanches épaules et de leur éclatante poitrine hardiment décolletée, on les considérait parfois avec un peu trop de complaisance (5)..... Mais, en Terre Sainte, indulgence plénière! (Hires.)

Le choix d'un bateau, car il y en avait presque toujours deux en partance qui se disputaient les pèlerins à coup de somptueuses collations et de réclames de toute sorte (6); la rédaction méticuleuse du contrat d'embarquement que l'on s'empressait de faire transcrire à la chancellerie ducal (7); le change de la monnaie (8); l'obtention d'un permis du Saint-Siège de visiter les Lieux-Saints (9); enfin les provisions à faire : vin muscat, sirops, conserves de roses, épices, salaisons, sucre candi, fruits secs, gingembre et petite pharmacie, etc. (10), occupaient les dernières journées. « Pèlerin du Saint-Sépulcre, » s'écrie à ce propos un vieil itinéraire, surtout « munis-toi d'un grand coffre en bon bois de sapin, » à peu près de la longueur, avec forte serrure : « il te servira de siège durant le jour, de couche pour la nuit, de réserve pour les provisions et de cercueil (11) pour te jeter à la mer si, ce qui est probable, tu viens décéder en chemin! »

Enfin, l'on met à la voile! Au sommet du grand mât se balance, comme encore aujourd'hui, la longue flamme du pèlerinage : blanche, semée de croix de Jérusalem pourpres (12). Le grand voyage commençait!..... Les trompettes de l'équipage sonnent joyeusement la fanfare du départ. Pressés sur le tillac, à la fois palpitants et ravis, les yeux

mouillés de larmes d'espérance, les pèlerins du Saint-Sépulcre entonnent en chœur le *Veni Sancte Spiritus* et le chant mélancolique et résigné du pèlerinage :

« *In Dei nomine navigamus,*
« *Cujus gratiam desideramus,*
« *Cujus virtus adjuvet nos,*
« *Et Sanctum Sepulchrum protegat nos.*
« *Kyrie eleison!* (1) »

Aussitôt, le bateau en marche, une sélection s'opérait parmi nos passagers : les uns, les plus riches, les futurs chevaliers du Saint-Sépulcre, se faisaient inscrire à la table du *Patron*, fort chère, mais assez abondante et relativement confortable. Les autres, plus ménagers ou moins favorisés de la fortune, s'abonnaient modestement à la table de l'*Ecrivain* ou *Scalque* du navire, plus que médiocre, paraît-il. Aussi ne coûtait-elle que quatre écus par mois, au lieu que la table d'hôte des premières se montait au chiffre fantastique de 49 livres par mois (soit six écus, sept sols et demi de France), sans compter le coût de la traversée : 4 écus par mois (2). En retour, les passagers de la première table avaient le privilège envié de s'établir avec leur petit bagage sur la poupe : le lieu le moins incommode de tout le navire. On y était bien un peu battu des quatre vents, mais du moins on s'y trouvait à l'abri de la pluie, des odeurs du bateau, et..... de la vermine. Enfin, la troisième classe des passagers faisait sa cuisine elle-même, sur le pont, à la garde de Dieu et à la merci des « paquets de mer », avec les provisions emportées de Venise et soigneusement renouvelées à chaque débarcadère (3).

Lentement, on descendait les « eaux dormantes » de l'Adriatique (appelé alors le *Gouffre de Venise*) et celles, plus inquiètes, de la mer Ionienne, se tenant au large pour éviter les écumeurs embusqués dans les criques (4) ; faisant toutefois escale dans chaque cité pour vénérer les reliques et prendre des vivres frais ; s'arrêtant même sous le bon plaisir de l'aquilon, pour converser avec les moines des couvents insulaires perchés comme des goélands sur les récifs isolés (5). Parfois, l'on rencontrait les galères de Venise, reconnaissables à leurs voiles latines, artillerie au flanc et le lion rouge de Saint-Marc au sommet du grand-mât (6), revenant de combattre le Turk, le Barbaresque ou le Génois, et donnant de palpitants détails sur les mouvements arbitraires de la flotte ottomane et les insidieux méandres des corsaires marocains.

On visitait successivement Parenzo et son église des saints Démétrius et Julien; Pola, admirée pour ses ruines antiques; Zara, célèbre par la IV^e croisade et les reliques insignes du saint vieillard Siméon et du prophète Jébel; Raguse, poétique capitale de l'Esclavonie, ville libre mais tributaire de Venise, hospitalière, populeuse et commerçante, montrant avec orgueil les reliques de saint Blaise, mais haïssant les Français (7) ; la chapelle de

(1) Fabri, t. I, p. 38. — *Viaggio da Venetia al Santo Sepolcro ed al monte Sinai*, etc., p. 7, avec gravure. — *Itinerarium Bartholomaei de Salignaco*, p. 14. — Vergoncoy, p. 113. — Gabriel Giraudet, p. 9.

(2) Vergoncoy, p. 114.

(3) *Idem*, p. 129.

(4) *Le saint voyage de Hierusalem et mont Sinai, fait en l'an du grand Jubilé, 1600.* (A Bourdeaux, MDCIII), p. 38. — Contra Bénard, p. 369.

(5) Villamont, liv. I, ch. 37, p. 277. — Jacques Le Saige, p. 51. — Zuallart, p. 229.

(6) Fabri, t. I, p. 88. — Jacques Le Saige, p. 48.

(7) *Idem*, p. 89 à 92.

(8) Vergoncoy, p. 128, 129.

(9) Villamont, p. 116.

(10) *Idem*, p. 316, 317. — Vergoncoy, p. 117 et 118. — Zuallart, p. 50 à 70.

(11) En voir plusieurs exemples dans Jacques Le Saige, de Douai, p. 47, 152, 153, etc.

(12) Fabri, t. I, p. 150, 151.

(1) Fabri, t. I, p. 82.

(2) Villamont, p. 315, 316, 317. — Vergoncoy, p. 117, 123. — Zuallart, p. 60. — Castela, p. 439, 460, donne des chiffres un peu plus élevés : 8 ou 6 ducats d'or par mois pour la table, et 6 ducats par mois pour la traversée.

(3) Vergoncoy, p. 127. — Gabriel Giraudet, p. 9 et 10.

(4) *Idem*, p. 133.

(5) Fabri, p. 152, 164.

(6) *Idem*, t. I, p. 36, 37, 38. — *Discours du voyage d'outre-mer au Saint-Sépulcre de Jérusalem et autres lieux de la Terre Sainte*, etc., par Anthoine Regnaud, bourgeois de Paris. (Imprimé à Lyon, 1573, petit in-4°), p. 21 et 22. — Vergoncoy, p. 143.

(7) Castela, p. 492.

Notre-Dame de Casope, sanctuaire révéré, que tout navire bon chrétien saluait de trois coups de canon; presque en face, sur la côte Calabraise, le célèbre mont Gargan, favorisé d'une apparition de l'archange saint Michel en 436 et fort jaloux de notre glorieux mont Saint-Michel au péril de la mer (1); Corfou, le principal port militaire des Vénitiens dans les Echelles du Levant, Corfou, l'une des *clefs de la chrétienté*, inexpugnable par ses deux châteaux-forts et plus encore par le patronage tutélaire de saint Spiridon; Modon, en Morée, dont la cathédrale Saint-Jean renfermait les précieux restes de saint Léon (un pèlerin de Terre Sainte) et le chef de l'évêque saint Anastase, et où l'on se croyait parvenu à mi-chemin de Jérusalem (2); Candie, avec ses bois de cyprès, son prétendu sépulcre de Jupiter, ses nombreux clochers et son église métropolitaine de Saint-Tite, toute fière des reliques de ce pâle correspondant du grand saint Paul; Rhodes enfin, Rhodes « l'île enchantée, la perle » des mers Levantines, avec ses forêts de platanes et de pins où chantaient les brises d'Égypte (3), Rhodes aux chevaliers de Saint-Jean, la ville héroïque, le boulevard invincible de la Chrétienté contre l'Osmanli (4), dont la superbe cathédrale, toute constellée d'amoires, gardait dans ses chasses de vermeil d'inappréciables trésors!

On séjournait à Chypre, la plus dangereuse station de tout l'itinéraire (5), à Limisso, au port à demi ruiné des Salines ou à celui un peu mieux entretenu de Famagouste: heureux quand la tempête, saisissant le navire, ne le jetait pas à demi rompu sur la côte farouche de Tunis ou de Tripoli, ou dans le port pestilentiel (6) d'Alexandrie (7)! Du moins, les belles légendes (8), les nobles récits, les ruines dramatiques, fièrement drapées dans leur lincoln de verdure et les augustes reliques, étincelantes dans leur érin d'or et de gemmes (9), illustraient comme pas à pas et ensoleillaient en quelque sorte tous ces

(1) Fabri, t. II, p. 36.

(2) *Idem*, t. I, p. 163. — C'est un peu au-dessus de Modon que, le 7 octobre 1463, la flotte vénitienne, sous la conduite du capitaine-général Charles Zéno, tendit un indigne guet-apens à la petite escadre du maréchal Bonjean. (*La France en Orient au XIV^e siècle*, etc., par J. Delaville-Leroux, p. 451 à 455, Paris, Ernest Thorin, 1866, in-8°.)

(3) *Histoires orientales*, par le vicomte Eug. Melchior de Vogué. *De Byzance à Moscou*, p. 237. (Paris, Calmann-Lévy, 1880, petit in-8°.)

(4) De 1310 à 1522, Malte lui succéda en 1530. Voir sur Rhodes le très intéressant passage de Fabri, t. I, p. 168 à 170, et t. III, p. 248 à 263.

(5) Le Huen, dans *Discours du voyage d'Outre-mer*, p. 150.

(6) Vergoncoy, p. 178.

(7) Sur tous les détails de la traversée, voir Le Huen, feuillet 11 verso à feuillet 13. — Fabri, t. I, p. 151 à 181. — *Le voyage de la Terre Sainte*, composé par maître Denis Possot et achevé par messire Charles Philippe, seigneur de Champarnoy et de Grandchamp, 1532, publié et annoté par Ch. Schoffer, membre de l'Institut, p. 107 à 155. (Paris, Ernest Leroux, MDCCXC gr. in-8°.) — Villamont, p. 320 à 336. — *Viaggio da Venetia al Santo Sepolcro ed al monte Sinai*, etc., p. 9 à 23. — Vergoncoy, p. 138 à 174. — Bénéard, *Le voyage de Hierusalem*, etc., p. 83 à 103. — *Le voyage de M. d'Avignon, ambassadeur pour le Roy en Levant*, escript par noble homme Jean Chesneau, etc., publié et annoté par Ch. Schoffer, membre de l'Institut (Paris, Ernest Leroux, MDCCCLXXXVII, gr. in-8°), p. 3 à 9, 156, 157, 158.

(8) On les retrouve surtout dans Villamont, p. 323 à 387. — Voir aussi les curieux détails de Félix Fabri, t. I, p. 153 à 181, et t. III, p. 199 à 387, de Vergoncoy, p. 138 à 174 et de Giraudot, p. 150.

(9) Enumérées principalement dans Le Huen, feuillet 9, verso à feuillet 14 et dans Zuallart, *passim*.

aventureux parages, consolant les pauvres pèlerins et leur charmant les longs ennuis du bord, les souffrances et les périls sans nombre de la traversée!....

Enfin, épuisé, à demi mort de fatigue, de soif, d'angoisses et de l'horrible mal de mer, encore bien plus douloureux alors qu'aujourd'hui, vu l'étroitesse et le manque de confort et de stabilité des navires d'autrefois (1), on louait, en général, à Famagouste ou au petit Port des Salines (2), une méchante barque ou « gripe » qui, moyennant trois écus par tête, vous transportait en deux ou trois jours à travers le golfe ou gouffre de Sainte-Hélène (3), en vue de la rade inhospitalière de Jaffa (4), « le premier et plus commun port de la Terre Sainte » (5), mais inaccessible aux bateaux de fort tonnage et, pour ce motif, délaissé par les lourdes galères vénitiennes (6).

II

Mais, nous ne sommes point, nous autres, humbles et modestes pèlerins de la Pénitence, les représentants et les successeurs de ces grands seigneurs, de ces patriciens, de ces Ricos hommes (7), comme on dit en Espagne. Non! nous sommes bien plutôt les fils des bons confrères du Saint-Sépulcre, de ces pèlerins de moyenne condition, humbles, sans prétentions, mal cousus d'or, mais riches d'espérance, de dévouement, de courage et de foi, qui, de Lyon, se dirigeaient sur Marseille, le grand port commercial de la vieille France, et de là, faisaient voile pour l'échelle correspondante de Tripoli de Syrie, où les attendait la haute protection du Consul général de France.

A Lyon, « ville très célèbre », disent les itinéraires (8), les uns, comme Turpetin, prenaient directement le coche pour Avignon. Les autres, comme Nicolas Bénéard, Girard Potier, sieur de la Courtille, le chanoine de Cambrai Pierre Resteau, l'aumônier des Ursulines de Saint-Denis Doubdan, Morison, etc., s'embarquaient sur le Rhône, au risque de se briser contre les piles étroites du pont Sainte-Colombe à Vienne, ou celles, plus dangereuses encore, du redouté Pont Saint-Esprit. Quelques-uns, pour ménager leurs deniers, prenaient de Lyon à Vienne la Poste-aux-ânes, la bonne et débonnaire Poste-aux-ânes (9), dont la mémoire vit encore dans le pays. Cette poste coûtait très bon marché, mais c'était le bénéfice des gens minces. On raconte qu'un gros Jacobin, rablé et pansu, se vit, malgr

(1) Fabri, t. I, p. 153, etc. — Villamont, p. 316 383, etc. — Vergoncoy, p. 418, 421, etc. — Denis Possot, p. 151. — Zuallart, p. 51.

(2) Autrement dit *Larnica* (Vergoncoy, p. 429 à 431). En 1532, Denis Possot et ses douze compagnons payent au patron de la barque, pour l'aller et retour de *Chypre à Jaffa*, 45 écus d'or de Venise.

(3) Ainsi nommé parce que, au dire de la légende, sainte Hélène, surprise dans ce gouffre, à son retour de Jérusalem, par une violente tempête, aurait jeté dans la mer, pour en calmer à jamais la fureur, l'un des saints clous ayant attaché Jésus-Christ à la croix. (Villamont, p. 350, 351. — Vergoncoy, p. 434. — Voir aussi Giraudot, p. 149.)

(4) Vergoncoy, p. 123, 126. — Conf. Villamont, p. 368, 389 et suiv.

(5) Vergoncoy, p. 203.

(6) *Idem*, p. 117.

(7) Riches hommes.

(8) *Le voyage de la Terre Sainte, contenant*, etc., par M. I. Doubdan, etc., troisième édition. (A Paris, chez Pierre Bien-Fait, MDCLXVI, in-4°), p. 2.

(9) *Mémoires de mon voyage d'Italie fait en l'année 1682*, par un anonyme orléanais, (curieux manuscrit faisant partie de la belle bibliothèque du Grand Séminaire d'Orléans, qui a bien voulu me le communiquer avec la plus aimable obligeance), p. 7. — Doubdan, p. 663.

ses instances, refuser un âne : la pacifique monture eût fléchi sous le poids de l'homme de Dieu (1).

De Vienne, on parvenait, non parfois sans naufrage (2), à Avignon, en terre papale. Là, on débarquait, et, après avoir admiré cette bonne ville où disent naïvement les vieux voyageurs : « il fait bon vivre » (3), on louait des chevaux et l'on gagnait au petit trot Marseille par Cavaillon, Mallemort, Lambesc et Aix-en-Provence (4). On arrivait à Marseille vers six heures du soir (5), et l'on y rejoignait les pèlerins de la joyeuse Aquitaine et de la grande ville de Bordeaux alors appelée : le Port de la Lune (6).

Je n'ai pas besoin de vous dire que, aussitôt arrivé, le premier soin était de se rendre sur le port pour « faire marché » avec un patron de bateau prêt à faire voile pour le Levant. Le plus souvent, le navire qui emmenait les pèlerins vers les rivages tant désirés de la Palestine, s'appelait soit la *Sainte-Marguerite* (7), soit la *Notre-Dame-de-bon-voiage* (8), comme le nôtre aujourd'hui s'appelle le *Poitou*. C'était le vocable presque exclusif des tartanes et barques marchandes qui emmenaient les pèlerins. Mais, à Marseille, ce n'était point comme à Venise, et les bateaux, moins spacieux, plus frères et moins bien organisés (9), mettaient quelquefois six mois et plus pour faire le voyage, et encore quand le temps était favorable!.....

On faisait affaire avec le patron pour s'asseoir à sa table : cela coûtait, tant pour la nourriture que pour le passage de Marseille à Tripoli, Saint-Jean-d'Acre ou Jaffa, de dix à quatorze écus, autrement dit 44 livres, 16 sols (10), valant aujourd'hui environ 150 francs de notre monnaie.

La chère n'était pas brillante; cependant, elle valait au moins celle des bateaux vénitiens (11) : poulets étiques, agneaux émaciés, concombres, aubergines farcies et frites dans l'huile, riz, poichiches, olives, anchois et merluche. Lorsque le patron, madré comme un naturel de la Cannebière, voyait ses convives par trop exténués et le cœur trop affadi par la mer et la médiocrité de ses mets, il se décidait à frapper un grand coup. Faut-il vous le dire? Oui..... Allons, je me risque! Du reste, je n'invente rien, j'ai puisé mes renseignements dans la belle bibliothèque palestinienne de mon excellent ami, M. l'abbé Laurent de Saint-Aignan, chanoine titulaire de la cathédrale d'Orléans. Tout ce que je vous dis est donc la vérité pure. Le patron, dis-je, quand il voyait ses passagers trop délabrés, se faisait apporter un mortier en marbre qui n'avait jamais servi et un pilon de bois d'olivier tout neuf. Il plaçait dans le mortier, sous les regards scandalisés des pèlerins, bon nombre de gousses d'ail de Provence, soigneusement dépouillées de leur pellicule : ail exquise, parfumé, doré, couleur d'ambre, que vous ne connaissez pas ici, dont vous n'avez pas l'idée. Il l'arrosait goutte à goutte d'un peu de cette huile d'olive odorante, épaisse, translucide, presque figée, d'un jaune tirant sur le vert, que vous ne connaissez

pas non plus, car les Provençaux la réservent jalousement pour eux seuls, et ne la cèdent jamais aux gens du Nord. Il frappait, battait, pilait ce mélange, écrasait l'ail savoureux dans l'huile blonde il ajoutait un peu de sel, faisait un vacarme de démon dans son mortier, jusqu'à ce qu'enfin ces condiments se transformassent en pâte, la pâte en gelée et la gelée en une espèce de mousse légère, aérienne, presque voltigeante, d'un beau jaune pâle d'or vierge ou d'aurore effarouchée. Puis il conviait ses passagers à dîner..... Au milieu du repas, sur un plat de vieille faïence d'Apt aux trois couleurs blanche, jaune et noire, il servait ce mets national, essentiellement provençal et fils du soleil, antique héritage de la Grèce, et qu'on nomme l'Aïoli, mets tellement aromatique et digestif qu'il remettait en place les estomacs les plus démolis. Si La Fontaine, cet homme du Nord, eût connu l'Aïoli, il lui eût certainement consacré les vers charmants qu'il applique à tort à je ne sais quel malencontreux et fallacieux fromage :

« Jupiter, s'il était malade,
» Reprendrait appétit en tâtant d'un tel mets. » (1).

Il ne fallait pas moins que la saveur héroïque de l'Aïoli, cette sauce énergique et vivifiante, que les vieux Grecs faisaient manger à leurs soldats avant la bataille pour leur donner du cœur (2), pour triompher de cet horrible mal qu'on appelle le mal de mer, mal affreux (3), insoutenable, au sujet duquel je vous demande la permission de vous lire quatre ou cinq vers très jolis d'un bon pèlerin de Terre Sainte, un de mes compagnons de voyage, vers qui nous ont à la fois divertis et consolés sur le *Poitou*.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que la mer en sa fureur
Inventa pour purger presque tout un navire,
Nous fait, hélas! sentir son bien vilain empire;
C'est le vrai mal de mer; pourquoi cacher son nom (4)
Quand on le voit écrit à chaque coin du pont.

.....
Tout à coup, ô douleur, un cri se fait entendre,
Les plus forts espéraient ne devoir pas se rendre,
Mais le mal déchainé, redoublant son courroux
A tort, à travers, ne compte pas ses coups.
Le pont n'est bientôt plus qu'un vrai champ de bataille
Où chacun, mais en vain, cherche à fuir la mitraille.
Les blessés sont nombreux. C'est pitié de les voir
Cernés et blémis, armés de leur mouchoir,
Se tordre et se rouler dans un morne silence
Pour conjurer le mal, apaiser leur souffrance.
Ils ne meurent aucun, mais tous sont bien frappés,
Personne ne les voit à manger occupés,
Ni chercher les soutiens de leur mourante vie,
A toute offre, ils ont dit : « Je n'en ai point envie!
Et le soir, en comptant les absents au repas,
Chacun disait pensif : « Je n'échapperai pas ».....

Pour être moins variée que le premier itinéraire par Venise et les côtes de la Dalmatie et de la Morée, la traversée de Marseille à Tripoli ne laissait pas d'être fort intéressante.

On mettait à la voile au chant du *Salve Regina*, et après avoir solennellement promis, à la requête du patron, de ne point jurer durant la traversée, et

(1) *Mémoires de mon voyage d'Italie fait en l'année 1682*, p. 7.

(2) Bénéard, p. 49.

(3) *Idem*, p. 51.

(4) *Idem*, p. 51, 52. — Villamont, p. 283 à 290, donne un itinéraire un peu différent. — Voir aussi Doubdan, p. 5 à 14.

(5) Bénéard, p. 52.

(6) Castela, p. 1.

(7) Bénéard, p. 58, 68.

(8) Doubdan, p. 13.

(9) Zuallart, p. 51, 52.

(10) Vergoncey, p. 123. — Bénéard, p. 58.

(11) Vergoncey, p. 123.

(1) La Fontaine, livre XI, fable 6, *Le loup et le renard*.

(2) Journal *Le Temps*, du 13 février 1891, p. 2. Article très intéressant de M. Anatole France, intitulé : *La vie littéraire. La rame d'Ulysse*, etc.

(3) Castela, p. 89, 465, etc.

(4) *Le mal de mer*, par M. B. V., pèlerin de 1890. Jérusalem. (Imprimerie des Pères Franciscains, double feuille in-8°.)

d'observer réciproquement la paix et la charité évangéliques (1). On longeait les côtes occidentales de la Corse et de la Sardaigne. On saluait dans la petite île de Saint-Pierre (2), sur la roche du Reclus, l'église des Nouveaux-Innocents, bâtie par le pape Grégoire IX, en mémoire du naufrage sur ce même récif, en 1212, de deux navires transportant un détachement nombreux de la célèbre *Croisade d'enfants* (3), si follement entreprise, si misérablement avortée.

On faisait relâche à Cagliari, dominé par la chapelle miraculeuse de Notre-Dame de la Merci. De là, cinglant vers la Sicile, on abordait au port de Trapani, où, tout en faisant un peu de commerce, on visitait l'église miraculeuse de l'Annonciade (4) desservie par les Carmes; on s'arrêtait quelques heures ou quelques jours, suivant l'occurrence, aux petits havres de la côte méridionale: Girgenti, Licata, Terranova (5), recueillant, s'il y avait lieu, les aumônes d'Espagne à destination des Franciscains de Terre Sainte (6). On suivait d'un regard émerveillé l'Etna avec son noir panache de fumée, sombre pronostic de prochaines convulsions; puis, mettant le cap au Sud, on faisait voile vers l'île de Malte, Malte « le rempart de la chrétienté contre les efforts de l'Infidèle (7) » Malte, l'île héraldique et chevaleresque (8), le dernier soupir des Croisades, Malte qui gardait jalousement dans une de ses cathédrales, la bague de fiançailles, orné d'une pierre inconnue, gage de mystique amour offert par Jésus-Christ à l'aimable sainte Catherine! (9)

Parfois, si le patron du bâtiment était d'humeur aventureuse, ou si la fantasque *Tramontane* poussait le navire vers la côte de *Barbarie*, on descendait quelque peu la direction du Sud, pour atterrir quelques instants dans l'île sauvage de *Lampedouse*, et visiter la curieuse chapelle, unissant, dans une bizarre et presque sacrilège vénération, le portrait authentique de la Sainte Vierge Marie et l'image de l'abominable Mahomet (10). Dans cette chapelle, disaient les voyageurs, brûle une lampe, dont la flamme ne s'éteint jamais (11).

Puis, sans plus de retard, rejoignant l'itinéraire des pèlerins de Venise, on faisait force de voiles vers *Candie*, *Rhodes* et *Chypre*, héritage des Lusignan arraché par le Turk à Venise, en 1569 (12). Là, se ravitaillant et rafraîchissant durant quelques jours au port de *Famagoste*, les pèlerins de Marseille visitaient dévotement la fosse ou citerne ayant servi de prison à saint Pierre, la caverne des sept dormants et sur la haute montagne de Sainte-Croix, d'où l'on découvre l'île tout entière, le petit monastère où, dit-on, sainte Hélène avait déposé, dans un écrin d'argent, la croix du bon Larron et l'écrêteau fixé à la Sainte Croix, avec l'inscription fatidique.

(1) Bénéard, p. 68.

(2) *Idem*, p. 69.

(3) *Bulletin de la Société Dunoise*, n° 90, octobre 1891, p. 122, 132. Châteaudun, librairie Louis Poullier, in-8°.

(4) Bénéard, p. 75, 76.

(5) *Idem*, p. 77.

(6) *La Terre Sainte, ou description topographique très particulière des Saints Lieux, et de la Terre de Promission*, etc., par F. Eugène Roger, liv. II, p. 430. (Paris, 1632, in-4°.)

(7) Doubdan, p. 20.

(8) Vergoncoey, p. 545 à 547.

(9) *Relation historique d'un voyage nouvellement fait au mont de Sinaï et à Jérusalem*, etc., par le sieur A. Morison, chanoine de Bar-le-Duc, et chevalier du Saint-Sépulchre, p. 111. (A Toul, MDCCIV, in-4°.)

(10) Morison, p. 51.

(11) *Idem*.

(12) Castela, p. 466.

condamnation de la race juive: *Jesus Nazarenus, rex Judæorum* (1). (Applaudissements.)

Deux périls, aujourd'hui disparus, hantaient jadis les parages de la Méditerranée, barrant la route du Saint-Sépulchre et terrorisant sans répit les frères esquifs des pèlerins d'autrefois: la *Tempête* et le *Corsaire*.

La *Tempête*! Lisez dans les vieilles narrations le palpitant récit (2) de ces noirs orages saisissant à l'improviste le malheureux navire, déchirant ses voiles, brisant ses antennes, faisant craquer sa coque disjointe, le couvrant d'une écume glacée, et le chassant parmi les flots en délire de la pointe de Sicile à celle de Tripoli, et du cap Malée à celui de Salomon (Candie).

L'épouvante alors règne, de la poupe à la proue, sur le déplorable bateau, tout le monde est à genoux. Patron en tête, on invoque à grands cris toutes les Saintes Vierges, les Madones miraculeuses debout dans leur chape d'or au fond des sanctuaires byzantins, sous la clarté des rouges vitraux, déchirant ses cœurs de vermeil et les ex-voto pieux. On se remémore, en se frappant la poitrine, les anciens vœux que l'on a omis d'accomplir: on en jure la fidèle exécution. On jette à la mer, en sacrifice propitiatoire, des médailles et des *Agnus Dei*; on promet des messes à Sainte-Anne d'Aix et des cierges à Notre-Dame de Lorette de Tremiti ou de Filermo (dans l'île de Rhodes) (3). On invoque saint André, sainte Luce et saint Nicolas, patron des marinières. On lit à haute voix l'Evangile Saint-Jean (4). La sorcellerie naïve se mêle aux pratiques religieuses: les matelots, à bout de ressources, saisissent un couteau à manche noir et en traçent le signe de la Croix sur les ondes en furie!.... (5).

Mais aussi, quelle allégresse! quelle explosion de reconnaissance et d'amour quand le soleil, chassant les sombres nuages, sourit de nouveau dans l'azur triomphant!.... Aujourd'hui, nous ne connaissons plus ces alternatives et ces émotions: nos vaisseaux sont d'une autre envergure, ils se rient de l'orage, la tempête n'existe plus pour eux.

Un autre péril, plus grave et plus cruel encore, plus persistant surtout, planait durant toute la traversée sur le malheureux navire, odieux fantôme des jours et des nuits, répandant la terreur sur les flots: c'était le *Corsaire*!

Lorsque, par une mer tranquille (6), la vigie, debout au sommet d'un grand mât, poussait le cri: « Une voile à l'horizon », tout le monde pâlisait et se précipitait en désordre sur la dunette. Une voile aujourd'hui sur la Méditerranée, c'est quelque bâtiment de commerce indifférent et lourd, faisant route pour Constantinople, Beyrouth ou Alexandrie, ou parfois un vaisseau de guerre qui passe dédaigneux et rapide avec son noir panache de fumée. Mais, autrefois, une voile, c'était trop souvent le *Corsaire*, l'Écumeur-de-mer, avec la terrifiante perspective du combat naval, de la mort ou de l'esclavage!.... Cependant, le voilier se rapproche. On

(1) Denis Possot, p. 144, 145. — Villamont, p. 344. — Giraudet, p. 28 et 29. — Vergoncoey, p. 452. — Bénéard, p. 91, 92.

(2) Lo Huen, fascicules 83 et suiv. — Zuallart, liv. V, p. 173, 176. — Jacques Le Saige, p. 154. — Castela, p. 469 à 487, et 499. — Bénéard, p. 78, 79, etc., etc.

(3) Lo Huen, fascicule 85 verso et 86. — Jacques Le Saige, p. 69, 88, 154. — Castela, p. 35. — Bénéard, p. 87.

(4) Bénéard, p. 78.

(5) *Idem*, p. 78, 79.

(6) Castela, p. 466.

peut reconnaître « une fuste brigantine » (1) armée pour la course. Déjà, l'on distingue, à son grand mât et à sa poupe, le pavillon rouge des corsaires barbaresques, le yatagan de Tunis (2), l'étoile et le croissant du Turc de Stamboul, la tête de mort et les ossements en croix des écumeurs de Tripoli.

Le vaisseau pèlerin, toutes voiles dehors, fuit d'une course éperdue, mais le *Corsaire* plus agile gagne de vitesse; il faut combattre, et combattre hélas! à armes inégales. « Pèlerin, s'écrie Vergoncey, c'est le moment de te montrer généreux et de faire ton devoir comme les autres, dissimulant la peur, si tu en es attaqué et te préparant à vendre chèrement ta vie. » (3) On dispose sur le pont toute l'artillerie que l'on peut mettre en ligne : mezzanes, pierriers, couleuvrines, arquebuses ou mousquets; on établit à grand renfort de cordages et de matelas des réduits fortifiés à la poupe et à la proue (4), et l'on répond bravement au feu de l'adversaire.... Mais la canonnade est trop inégale; il n'y a d'espoir de salut que dans la lutte corps à corps. Sur le vaisseau pèlerin, tout en continuant à fuir, chacun se prépare à l'abordage, et saisit sa bache, sa demi-pique, sa pertuisane, sa masse de fer ou son lourd pistolet.... A ce moment, la vigie, toujours immobile à la cime du grand-mât, pousse un nouveau cri : « Une voile à l'horizon! » Quel est ce survenant? Serait-ce le secours de Dieu, comme disait saint Aignan, ou plutôt un renfort ou *Corsaire* 2.... Mais la voile n'est pas seule : « Une seconde voile!.... Une troisième voile à l'horizon! » criait de nouveau la vigie. Oh! alors, tout le monde, sur le bateau du pèlerinage, battait des mains et l'on cessait de fuir, car trois voiles, c'est presque toujours le nombre fatidique avec lequel les Chevaliers de Malte — quoique bien affaiblis par la destruction de leur flotte, en 1570, par le corsaire Luchiali (5) — parcourent la Méditerranée, combattant les flottes ottomanes et donnant la chasse aux *Corsaires*. Rarement, un vaisseau de Malte s'aventurait seul, ils allaient par deux et surtout par trois. Oui, il n'y a plus de doute, voici l'étendard des Chevaliers : la croix blanche sur fond de gueules, terreur de l'Ottoman! Ah! les braves gens, ils accourent au canon (6). Ces Chevaliers n'existent plus, ou du moins ils n'ont plus pour mission de châtier les pirates et de protéger les vaisseaux chrétiens, qu'ils reçoivent ici, au nom des pèlerins d'autrefois, l'expression de notre admiration historique et de notre reconnaissance rétrospective!

Le *Corsaire* aussi les a reconnus. Le voici qui veut fuir et tourne sa poupe vers la côte africaine ou les rives déchiquetées de l'Albanie ou de l'île de Candie. Trop tard! Les galères de Malte, comme des aigles de mer, suivies de près par le vaisseau pèlerin, se lancent à sa poursuite; quelques volées d'artillerie brisent le mât et tranchent les voiles du *Pirate*; les grappins de fer harponnent son bastingage; à l'abordage, et mort aux bandits! Après une

courte lutte, le *Corsaire*, vaincu, met bas les armes. Il ira ramer en esclave sur les galères de Malte. Les captifs qu'il recelait à fond de cale, ivres de joie, sont rendus à la liberté, et son butin ira grossir le trésor du grand Maître! La route s'ouvre de nouveau, pacifique et brève, devant les pauvres pèlerins.

Enfin, l'on aperçoit les rivages tant souhaités de la Terre Sainte; on la salue d'un *Te Deum* enthousiaste. Voici Tripoli, où réside le consul général de France, avec son vieux château, œuvre magnifique des vieux comtes de Saint-Gilles. On s'y repose quelques jours (Zuallart, liv. I, p. 55), puis une barque grecque ou levantine, coûtant, ma foi! assez cher (1), mène promptement, le long de la côte palestinienne, jusqu'au port inhospitalier de Jaffa.... Un port, hélas! quel port! Une côte frémissante, irritée (2), ceinte de rochers affreux, décharnés et verdâtres comme des molaires de géant! une ville en décombres (3) dominée par deux tours branlantes, œuvre de saint Louis, mais alors, sinistre repaire d'une garnison de bandits commandés par un Aga, cupide lieutenant du Bacha de Gaza (4). Tours sanguinaires, qu'il était défendu de considérer sous peine de la vie! (5) Ville défunte n'offrant aux pèlerins pour misérable abri que quelques fétides cavernes (6), ou quelques arceaux branlants, trop fréquemment souillés à dessein par le Musulman maudit (7)! Quel temps, quels épisodes et quelle misère! Comme on achetait durement alors la joie de se prosterner devant le tombeau du Christ, mais aussi combien on en était plus digne et combien on en jouissait davantage!.... (Applaudissements.)

III

A peine débarqués, les pèlerins, tombant à genoux, baisaient avec transport cette terre sacrée, qu'ils étaient venus chercher de si loin à travers tant de souffrances et d'aventures. Et cependant, ce débarquement à Jaffa, c'était, hélas! le début réel des misères et des tribulations; mais on était en Terre Sainte et l'indiscrète joie qui ravissait les pèlerins effaçait toute angoisse et toute appréhension. Ils avaient acheté assez cher ce bonheur.

Pauvre pèlerin, c'est maintenant qu'il faut, comme dit le fabuliste, fouiller à l'escarcelle et distiller ton pauvre argent comme une source qui s'épuise goutte à goutte.

Partout, il faut payer, partout l'argent à la main (9) sous peine d'être retenu en otage ou roué de coups de bâton! A la garde en guenilles qui veille à l'entrée des cavernes de Jaffa : trois maidins par tête; au More qui apporte un peu d'eau potable : un ou deux maidins; au gardien du port, pour ne pas ouvrir et bouleverser les valises : sept maidins; à l'Aga, gouverneur des tours de Jaffa : un sechin d'or par tête; au trucheman ou interprète : vingt-cinq maidins au

(1) Vergoncey, p. 126. — Bénard, p. 109.

(2) Zuallart, p. 189.

(3) Vergoncey, p. 117, 210 à 214. — Castela, p. 75. — Bénard, p. 110, 111. — Doubdan, p. 454.

(4) Doubdan, p. 455.

(5) Vergoncey, p. 135.

(6) Le Huen, feuillet 44. — Jacques Le Saige, p. 99 à 101. — Zuallart, liv. III, p. 1 et 2. — Villamont, p. 368 à 389. — Bénard, p. 114. — *Le Voyage de la Terre Sainte*, composé par maître Denis Possot, etc., p. 152, 153.

(7) *Le Voyage de Jacques Le Saige, de Douai*, p. 99. — Denis Possot, p. 152, 153.

(8) Salignac, tomus quintus, cap. 1. — Villamont, p. 388. — Castela, p. 97.

(9) Vergoncey, p. 113, 123, 124, 126. — Jacques Le Saige, p. 100. — Zuallart, p. 58, liv. I.

(1) Expression du temps : Castela, p. 466.

(2) *Pavillons des puissances maritimes en 1819*, planche n° 26. De la Bibliothèque de l'état major général du port de Lorient.

(3) Vergoncey, p. 200.

(4) Bénard, p. 87, 88. — Castela, p. 57. — Voir aussi Thevenot, *Relation d'un voyage fait au Levant*, etc. (A Paris MDCLXIV, petit in-4°), p. 417 à 421, 430 à 440, 539, 560, 556 à 566.

(5) *La France en Orient au XIV^e siècle*, par J. Delaville le Roux, p. 517. (Paris, Thorin, 1886, in-8°.)

(6) Voir un récit analogue dans Salignac, in fine (*Itinerarium Hierosol : Bartholomaei de Salignaco, equitis et iure consulti galli*, etc. Anno MDLXXXVII, petit in-4°). *Tomus decimus, caput sextum* in fine.

moins; au messager qui va prévenir le Sous-Bacha de Rama: quatre maidins; à ce Sous-Bacha pour qu'il vienne ou envoie quérir les pèlerins avec une longue suite d'archers, de moukres et d'ânes affamés: quatorze sechins d'or chacun (pour l'aller et le retour). Pour chaque monture (1): un demi-sechin sans compter les bacchiches, et encore, trop souvent les coups donnés par le moukre à sa bête s'égarant intentionnellement sur le malheureux cavalier ou même le font choir de sa monture.

A Rama, halte d'une demi-journée, dans les masures du vieux couvent des Franciscains (ancienne demeure du bon Nicodème ou de Joseph d'Arimatee, construit au milieu du xv^e siècle, par un prince du sang de France: Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et dont les ruines gardent encore des vestiges de fleurs de lys (2).

On repart sur le minuit, bien escorté, de peur des Arabes qui, de toutes les cavernes, de tous les défilés, de tous les taillis et de toutes les ruines, comme le château du Bon-Larron, la tour de Serith et la vieille église de saint Jérémie, sortent comme des loups, hurlant, presque nus, armés d'arcs, de sabres et de javelots, se ruant à grands cris sur les pèlerins, les menaçant, les injuriant; les jetant parfois à bas de leur monture et leur extorquant toujours quelque libéralité forcée (3).

Malgré les efforts du Sous-Bacha de Rama, qui s'est engagé à garantir la caravane contre toute violence et toute exaction, on écope toujours par-ci par-là quelques solides coups de bâton, auxquels il est interdit de répondre. Et quels bâtons! de véritables massues en bois, lourds, parfois hérissés de clous!... Malheur au pèlerin isolé ou retardataire, c'est avec ces massues que les Arabes pillards engageaient la conversation avec lui!... (4) (*Applaudissements.*)

Enfin, plus ou moins moulu, fourbu, épuisé de fatigue, de soif et de coups, on arrivait à Jérusalem par le plateau de Nely-Samouil ou de la Montjoie, d'où l'on découvrait le mélancolique et émouvant panorama de la Ville Sainte, El-kods! Jérusalem! criaient, comme aujourd'hui encore, les chefs de la caravane, et les pèlerins, descendant en hâte de leur monture boiteuse, se prosternaient sur le sol, baissant avec larmes cette terre mille fois sacrée où était mort le Dieu d'amour et de pardon, Sauveur de l'humanité. (*Applaudissements.*)

Aujourd'hui, le premier soin des pèlerins, c'est d'aller en procession au Saint-Sépulchre. Le R. P. Bailly nous y conduit solennellement, c'est une grande et éclatante manifestation chrétienne et patriotique. Autrefois, il n'en était pas ainsi: la visite au Saint-Sépulchre était considérée comme la récompense et le couronnement du pèlerinage.

A peine arrivés par la porte de Jaffa (et soigneusement fouillés par la douane turque, malgré l'acquit du droit de deux sechins d'or par tête), les pèlerins étaient cordialement reçus par les RR. PP. Francis-

cains, gardiens héroïques, durant trois siècles, du Saint-Sépulchre qu'ils ont arrosé de leur sang (1).

Du couvent des Franciscains — couvent du Cénacle jusqu'en 1541, et depuis couvent de Saint-Sauveur, — on allait, comme on le fait aujourd'hui, au mont des Oliviers et au mont Sion; de la vallée de Josaphat à Béthanie; de la maison de sainte Anne au tombeau de la Vierge et aux sépulchres des Rois et des Juges; et de Bethléem au joli village d'Aïn-Karim, patrie de saint Jean-Baptiste. Surtout, l'on ne manquait point de se rendre, à travers le massif houleux des montagnes de Judée, dans la vallée de Jéricho, si célèbre par ses raisins et ses roses, et de là au bord du Jourdain, le fleuve biblique, symbole de la régénération de l'humanité. N'était considéré comme vraiment pèlerin et n'avait droit au port envié de la palme (2), symbole du voyage d'outre-mer, que le chrétien sans peur, qui, bravant les sinistres pronostics, les flèches des Bédouins, les ardeurs du mortel Khamsin, les vipères du Ghor et les crocs aigus de l'affreux crocodile (3), s'était baigné dans le fleuve sacré et avait bu à longs traits l'onde, couleur d'or bruni, qui, depuis bientôt deux mille ans, emporte vers la mer Maudite les péchés de l'humanité. Même, c'était sur cette rive sublime, au bord de cette eau purificatrice que, au temps des Croisades, étaient créés primitivement les chevaliers du Saint-Sépulchre (4).

Enfin, l'on se dirigeait le cœur palpitant vers le Saint-Sépulchre, objet de l'amour éperdu des pèlerins: *Desiderium totius dulcedinis peregrinorum* (5), et cause de leur lointain voyage. On payait à l'entrée, comptés par tête comme des brebis, un droit de neuf sechins d'or (6) par personne, et l'on passait dans l'église, enfermé à clé comme un détenu, 24 heures: heures trop courtes, heures bénies, heures ineffables de prière, d'extase et d'amour!... Hélas! le croirait-on, quand, parmi le pèlerinage, il y avait des Allemands, ces 24 heures si précieuses, si rapides et si douces, achetées au poids de l'or et au péril de la vie, ne se passaient pas toujours dans le recueillement et la dévotion convenables, et donnaient lieu quelquefois à de véritables scandales. Lisez dans le véridique récit du bon Dominicain Fabri, le tableau des festins et du marché qui s'établissaient durant ces nuits célestes autour du Saint-Sépulchre (7), et des ineptes familiarités dont il était quelquefois la victime de la part des grossiers Tudesques! Un jour, un Allemand à demi ivre escalada l'édicule du Saint-Sépulchre et s'étendit de tout son long sur la plateforme!... Sa témérité recut sa juste récompense: quand le profanateur voulut se relever, il était paralysé des quatre membres et le demeura toute sa vie (8).

Alors comme aujourd'hui, une procession solennelle à laquelle les pèlerins attachaient beaucoup de prix (9), promenait, cierges en main, ses pieux

(1) Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 174, 187, 188, 261, 286 à 289, 306, 307, 310. (Rouen, Mézaric, 1862, grand, in-8°.)

(2) *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte au temps des croisades*, par le comte Riant, p. 89, texte et note 1. (Paris, MDCCCLXV in-8°.)

(3) Salignac, *tomus novus, caput sextum*.

(4) *Mémoires d'Olivier de la Marche*, etc., publiés pour la société de l'histoire de France, par H. Beaune, et J. d'Arbaumont. (Paris, Renouard, 1883-1888, 4 vol. in-8°), t. I, p. 80.

(5) Albert d'Aix, VI, 27.

(6) Fabri, t. II, p. 93. — Bónard, p. 187.

(7) Fabri, t. II, p. 93.

(8) *Idem*, t. II, p. 92, 93.

(9) Le programme, plusieurs fois publié, a eu les honneurs de la transcription par les confrères du Saint-

(1) Sur tous ces détails, voir Fabri, t. I, p. 191 à 209. — Le Huen, feuillet 14. — Jacques Le Saige, p. 98 à 101. — Denis Possot, p. 152 à 157. — Zuallart, t. I, p. 62, 63, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 82, 83; liv. II, p. 190, 191; liv. III, p. 5, 6. — Villamont, p. 387 à 393. — Castela, p. 93 à 99. — Vergoncey, p. 212 à 215. — Bónard, p. 111 à 114, etc.

(2) Le Huen, feuillet 14, v. — Fabri, t. I, p. 212. — Antoine Regnaud, p. 444. — Salignac, sextus tomus, cap III.

(3) Vergoncey, p. 219.

(4) *Voyage de Jérusalem*, par F. N. Turpin (de Beaugency), prestre du diocèse d'Orléans, p. 36, 37, 75, 124, 125. — Castela, p. 365.

méandres dans les multiples sanctuaires de la glorieuse basilique. Mais, jadis, cette procession se faisait sous la royale tutelle et comme l'égide de la bannière de France déployée au-dessus de la tête des pèlerins (1). Aujourd'hui, hélas! la procession demeure, mais le drapeau français a disparu!

La basilique du Saint-Sépulcre est un monde : la religion, l'archéologie, l'histoire, le mystère et la légende s'y tendent, sous l'œil bienveillant du Christ ressuscité, une main fraternelle. Si les pèlerins avaient l'heureuse fortune de tomber sur un Révérendissime Père Gardien érudit et distingué comme il y en eut tant, comme les PP. Boniface de Raguze, Ange de Messine, Quaresmius, Eusèbe Vellès, Basile de Caprarola, etc., il voyait se dérouler devant lui tout le chapitre attendrissant et merveilleux des *légendes du Saint-Sépulcre*. « Ici, disait le pieux et savant mentor, voyez-vous cette dalle de rouge porphyre : elle marque la place où l'empereur Théodose le Grand, avant d'entreprendre contre l'usurpateur Eugène, le chef des païens, sa suprême et décisive lutte, vint s'agenouiller incognito. Mais sa présence ne passa point inaperçue, car, à peine s'était-il prosterné sur le parvis, que les lampes de la basilique s'illuminèrent d'elles-mêmes, les cierges étincelèrent, les lustres s'enflammèrent, et la voix des anges, s'élevant du fond des cryptes miraculeuses, salua trois fois l'invincible Auguste, victorieux champion de la chrétienté (2). »

« A cette même place, deux cents ans plus tard, un autre pèlerin vint s'agenouiller dont la robe bure cachait mal les éperons d'or et la chevaleresque épée. La basilique sembla tressaillir à son approche. Sa prière achevée, une voix céleste, montant des hypogées mystérieux; lui promit en récompense de sa foi, trente années de victoire sur l'oppresser de sa patrie. C'était le roi Arthur, le roi de la légende et de la fêerie, le roi de la Table ronde, le glorieux symbole de la nationalité cambrienne luttant comme le Saxon abhorré (3)! « Sur cette dalle de marbre noir, à l'entrée du Saint-Sépulcre, était agenouillé, en 1101, à la fin de la première Croisade, l'archevêque de Lyon, Hugues de Bourgogne, pleurant la mort de son ami fidèle, Gaudemar Carpinell, l'un des plus intrépides chevaliers de l'armée franque, tué d'un coup de flèche, après la prise de la Ville Sainte, au moment même de regagner la France. Minuit sonne et voici qu'au douzième coup, une éblouissante clarté rayonne du fond du Saint Tombeau! De cette lumière émerge un ange radieux qui fait signe à l'archevêque de le suivre et le conduit sur le parvis extérieur de la basilique. Là, monté sur un superbe cheval faisant jaillir des étincelles, armé de pied en cap, brandissant son invincible lance, l'archevêque aperçoit le mort tant pleuré qui l'invite en souriant tendrement à le rejoindre dans la gloire du ciel. L'archevêque, ébloui, retourne à son poste de prières à l'entrée du Saint-Sépulcre; de temps en temps, un dernier sanglot soulevait sa poitrine, puis sa tête, s'inclinant peu à peu, se pencha de plus en plus.... Quand, au matin, les chanoines vinrent chanter à l'autel extérieur du Sépulcre la Messe de l'aurore, ils

» voulurent éveiller le vieux prélat pour l'engager à prendre quelque repos : mais l'archevêque était mort, le sourire de la béatitude sur les lèvres (4). » « Ici, sur ce siège de marbre, sainte Hélène était assise pendant que l'on fouillait le sol pour y découvrir la Sainte Croix (2). »

» Dans cette noire crypte, ces colonnes de marbre blanc, toutes ruisselantes de larmes, pleurent ainsi depuis le jour de la flagellation de Notre-Seigneur Jésus-Christ (3). »

» A gauche, sur cet autel, a été déposée la Sainte Croix dans son écrin de vermeil, le jour sublime de l'Exaltation de la Sainte Croix, où l'empereur Héraclius, vainqueur des Perses, la rapporta intacte et triomphante (4). »

» Voyez-vous cette fente du Calvaire, par où, d'après une antique tradition, le sang de Jésus crucifié aurait coulé, pour en laver la tache, sur le crâne d'Adam? (5) Eh bien! si vous voulez, pour votre retour en Europe, avoir du pain tous jours frais, placez-le respectueusement dans cette déchirure : il conservera durant toute la traversée sa fraîcheur et sa saveur primitives (6). Mais, gardez-vous, si vous allez au Jourdain, d'en emporter même une goutte d'eau : elle porte malheur aux navires, et les sorciers l'emploient pour leurs enchantements (7). »

Au-dessous du Calvaire, dans la chapelle d'Adam, on conduisait les pèlerins saluer des reliques inestimables, malheureusement disparues aujourd'hui par suite de l'inexpiable crime des Grecs. Ce sont les tombes des rois latins de Jérusalem, de ces rois que Chateaubriand, dans son fier et saisissant langage, appelle si bien : les rois chevaliers (8).

Mais, au dire de la légende, ces tombes n'étaient point seules, d'autres encore sous la voûte sombre de la crypte du Calvaire leur faisaient un fidèle et respectueux cortège. Au xiv^e siècle, dans l'Europe septentrionale, mourut un roi magnanime, un peu farouche, un peu sauvage, un peu assassin, mais libérateur héroïque de sa patrie : la patrie écossaise foulée sous le talon de l'implacable Angleterre : ROBERT BRUCE! Vainqueur enfin, après dix ans de revers, à la bataille de Bannok-Burn (1314), il délivra sa patrie : mais, enseveli en quelque sorte dans son triomphe, il mourut bientôt d'épuisement, de souffrances et de ses longues misères. A son lit de mort, il fit jurer à son plus cher compagnon, à son autre lui-même, à DOUGLAS, DOUGLAS-LE-NOIR, comme lui le héros de l'indépendance nationale, d'ôter son cœur de sa poitrine, de le placer dans un coffret d'argent et de le porter lui-même au Saint-Sépulcre pour qu'il y fût enseveli auprès du monument de la Résurrection (9).

« Douglas, Douglas,
» Tendre et fidèle! »

dit la vieille ballade. Douglas promet et tint parole.

(1) *Historiens occidentaux des croisades*. (Edition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. III, p. 307 à 309. Paris, imprimerie impériale, MDCCCLXVI.)

(2) Fabri, t. I, p. 295. — Castela, p. 233.

(3) Fabri, t. I, p. 293. — Castela, p. 233.

(4) Castela, p. 229.

(5) Fabri, t. II, p. 234. — Castela, p. 245, 246.

(6) *Le Voyage de la sainte cité de Jérusalem, fait l'an mil quatre cent quatre-vingt*, publié par M. Ch. Scheffer, membre de l'Institut. Introduction, p. 39. (Paris, Ernest Leroux, MDCCCLXXXII, gr. in-8°.)

(7) Fabri, t. II, p. 41, 42.

(8) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 229, 230. — Baron de Hody, *Godfroid de Bouillon et les rois latins de Jérusalem*, etc., 2^e partie : *Tombeaux de Godfroid de Bouillon et des rois latins de Jérusalem*, p. 243 et suiv. (Paris, Lethiellieux; Tournai, Casterman, 1859, in-8°.)

(9) Walter Scott, *Histoire d'Écosse*, t. I.

Sépulcre de Paris, sur le *Registre des chevaliers et voyageurs en Terre Sainte*, feuillets 201 verso à 203.

(1) F. Eugène Roger, p. 123.

(2) Codron, *Historiarum compendium*, col. 617 du t. CXXI de la *Patrologie grecque* de l'abbé Migno.

(3) *Itinera hierosolymitana et descriptiones Terrarum Sanctae bellis sacris anteriora*, (Société de l'Orient latin), t. II, partie I, p. 190, 191 (Geneva, typis J.-C. Fick, 1885, in-8°.)

Emportant le précieux reliquaire, il partit pour Jérusalem, traversa la France où un si grand capitaine fut accueilli à bras ouverts, et de là, passa en Espagne pour s'embarquer au port de Barcelone. Mais, de l'autre côté des Pyrénées, il fut salué par le roi de Castille qui le supplia de l'aider à prendre sa revanche contre les Musulmans. Douglas eut le tort d'accepter. Il suivit à la guerre les chevaliers castillans et combattit en héros. On vit longtemps sa grande épée à deux mains, épée géante, qui fauchait les infidèles, abattant un homme à chaque coup, puis on ne vit plus rien.... La bataille fut gagnée, mais Douglas ne reparut point. Le soir, on le retrouva sous un monceau de cadavres, criblé de blessures, sa fidèle épée à la main et serrant sur sa poitrine, serrant à le briser, le coffret renfermant le cœur de son ami et de son roi.... On ôta à Douglas son généreux cœur de sa noble poitrine, on le plaça dans le reliquaire royal à côté de celui de Robert Bruce, et on les ensevelit l'un et l'autre dans la *Basilique du Saint-Sépulchre*, auprès des tombes des rois latins (1). Tout cela a disparu!.... Disparues aussi ces tombes des quarante martyrs, signalées par un pèlerin (2) au pied des colonnes de la nef, et ce prétendu sépulchre de sainte Hélène dans la chapelle de l'Invention de la Croix (3).

Un peu plus loin, on donnait au pèlerin une grande leçon d'histoire et de philosophie en marchant sur une autre dalle qui, un jour, avait dû recouvrir le cœur d'un grand seigneur, d'un fils de France, d'un sire des fleurs de lys, de Philippe le Bon, duc de Bourgogne.... En mourant, ce prince voluptueux et frivole, mais cependant foncièrement chrétien, avait exprimé le vœu que son cœur fût enseveli au Saint-Sépulchre. Mais il n'était pas digne de cette récompense et de ce suprême honneur, le cœur du fils de France, car il avait méconnu un autre cœur plus noble, plus pur, plus patriote, plus français que le sien : il avait méconnu le cœur de Jeanne d'Arc ! Il avait répondu par un sourire moqueur aux reproches que Jeanne d'Arc lui avait adressés. Et, lorsque son cœur arriva à Venise, l'évêque qui le portait fut assailli d'une foule d'observations décourageantes et de sinistres pronostics : « Prenez-garde, la mer n'est pas sûre, les flottes ottomanes et les vaisseaux corsaires la sillonnent » en tous sens ! L'armée des Turcs assiège Négrepont ! L'année, d'ailleurs, est mauvaise et la tempête fait rage ! N'exposez pas le cœur du grand duc de Bourgogne à devenir la proie des Musulmans ou le jouet des flots ! n'allez pas à Jérusalem ! » L'évêque, terrorisé, fut infidèle à sa mis-

sion — après tout, il fit peut-être bien, — il demeura en Italie, et déposa, dit-on, le cœur de Philippe le Bon à Saint-Pierre de Rome (1). C'est là, certes, une sépulture infiniment honorable, mais enfin, ce n'est pas ce qu'avait voulu le magnifique duc de Bourgogne, et le cœur de Philippe le Bon, par un juste jugement de Dieu, ne repose pas auprès du Saint-Sépulchre!....

J'aurais bien des choses à vous dire encore, mais il faut pourtant que je termine cette conférence !.... Les pèlerins auxquels leur situation de famille et de fortune permettait de solliciter cet honneur, se faisaient toujours recevoir chevalier au Saint-Sépulchre (2), je m'honore moi-même d'avoir été armé chevalier sur le Saint-Sépulchre.

Voulez-vous quelques noms de ces fiers pèlerins créés, à Jérusalem, chevaliers sur le tombeau du Christ, noms absolument authentiques et tirés soit des anciens pèlerinages, soit des précieuses archives du couvent de Saint-Sauveur de Jérusalem ? Écoutez : c'est la fleur de la noblesse de France :

BEAUCHEAU.

FRANÇOIS DE HARCOURT (26 juillet 1574).

MARG DE MONTMORENCY (23 avril 1610).

MARTIN DE MARMONT (1623).

FRANÇOIS DE THOU (1628).

JEAN CORDEL (? DE LA VALETTE (1632).

JEAN-VICTOR DE TALERAN (8 octobre 1694).

JEAN-LÉONARD DE MONTGOMMERY (1730).

CHATEAUBRIAND (12 septembre 1801).

JOSEPH-ALEXANDRE DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY (1817).

JUSTIN DE GRASSELOUP-LAURAT (14 septembre 1825).

FRANÇOIS-FERDINAND D'ORLÉANS, PRINCE DE JOINVILLE (2 mai 1837).

CHARLES-PAUL DE COUÉDIC DE KERGOALER (19 avril 1838).

S. A. R. HENRI, DUC DE BORDEAUX (28 mars 1842) (3).

J'arrête ma liste à ce nom et salue du fond de mon cœur attristé ce prince magnanime, dans la tombe duquel sont ensevelis tant d'espérances, de regrets et de larmes !

(1) *Godefroid de Bouillon et les rois latins de Jérusalem. Étude historique*, etc., par le baron de Hody, 2^e édition, p. 337, 438. (Paris, Lethielleux. — Tournai, Castelman, 1859, in-8°.)

(2) *L'Ordre du Saint-Sépulchre de Jérusalem, depuis les origines jusqu'à nos jours*, par A. Couret, ancien magistrat, commandeur des Ordres de Pie IX et du Saint-Sépulchre. Orléans, Verhoison, 1887, gr. in-4°. (Extrait du journal *La Terre Sainte*.)

(3) *Registrum complectens nomina, agnomina et nationes Equitum omnium SS. Sepulchri, nec non annos, menses, dies, cunctosque Guardianos a quibus habitumilitari quicunque rubris crucibus elaborato insigni decorati fuerunt, ab admodum R. P. Paulo a Laudo in partibus Orientis Apostolico Commissario Terræ Sanctæ custode ac Sacri montis Sion Guardiano in meliorem ordinem redactum anno Dni 1633*. Volume in-8°, manuscrit et complètement inédit, dont je dois la précieuse communication à l'obligeance du R. P. Jérôme, vice-custode de la Terre Sainte.

(1) Une autre tradition prétend que le cadavre de Douglas, et le cœur de Robert Bruce furent ramenés en Écosse et ensevelis dans les sépultures héraldiques des Douglas et des rois d'Écosse. (Walter Scott, *histoire d'Écosse*, t. II)

(2) *Innominalus II*, page 120 du *Theoderici libellus de locis sanctis*, édition Titus Tobler, 1865. (Saint-Sallen, Huber, Paris, A. Frank.)

(3) Denis Possot, p. 178.